

NATHALIE BERNARD



ROMAN

SEPT JOURS POUR SURVIVRE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

SEPT JOURS POUR SURVIVRE

LE POINT DE VUE DESEDATEURS

Nita, une adolescente amérindienne, est kidnappée à Montréal et se réveille dans une cabane perdue au cœur de la forêt canadienne enneigée. Qui l'a emmenée ici et pourquoi ? Une chose est sûre : c'est seule qu'elle devra affronter les pires prédateurs. Du côté des enquêteurs, les indices sont rares. Une course contre la montre s'engage.

Nita a sept jours pour survivre.

Un thriller glaçant.

NATHALIE BERNARD

Nathalie Bernard est publiée depuis une vingtaine d'années chez différents éditeurs. Fascinée par les contes et les récits d'initiation, elle a d'abord écrit pour les grands des histoires de vampires, de sorcières, de sirènes et autres créatures fantastiques. Depuis quelques années, elle se consacre plus particulièrement à l'écriture pour la jeunesse. Chanteuse à ses heures perdues, il lui arrive de donner une forme "spectaculaire" à ses romans. Elle espère apporter à ceux qui la lisent un peu du rêve et du réconfort qu'elle a elle-même reçus en parcourant certains livres...

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Charline Vanderpoorte.

© Éditions Thierry Magnier, 2017
ISBN 979-10-352-0523-2

Illustration de couverture : Tom Haugomat
Maquette intérieure et conception graphique : Florie Briand

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

NATHALIE BERNARD

SEPT JOURS POUR SURVIVRE

ROMAN



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Sept jours pour survivre a remporté le prix 4^e/3^e
des Dévoreurs de livres (Évreux) en 2018.

Aux éditions Thierry Magnier :

Sauvages, coll. Grands romans, 2018.

Keep Hope, avec Frédéric Portalet, coll. Grands romans, 2019.

Le Dernier sur la plaine, coll. Grands romans, 2019.

Nita signifie Ours.
Tina signifie Messie.

SAMEDI

IL SUFFIT D'UNE SEULE SECONDE POUR FAIRE BASCULER UNE VIE

(LEÇON NUMÉRO 1)

1

Bizarrement, la première chose à laquelle Nita pensa en se réveillant fut : *Ma mère a dû m'attendre longtemps, les bougies ont fondu et recouvert le gâteau de cire, il doit être immangeable...* Ensuite, elle sentit le froid sur son visage.

Un froid sec et mordant.

Son corps, lui, était au chaud. Elle reconnaissait le contact de son pull noir et de son jean et devinait le poids d'une couverture.

Où suis-je ?

Elle serra ses paupières de toutes ses forces. Tant qu'elle n'ouvrirait pas les yeux, tout ça pouvait encore n'être qu'un cauchemar, juste un sale cauchemar comme ceux qui la réveillaient en nage au milieu de la nuit. Ces nuits-là, elle faisait la morte pour se rendre invisible, à l'instar de certains animaux sans défense. Elle se tenait

immobile dans le noir, tentait de disparaître jusqu'à ce que les spectres qu'elle avait imaginés s'en aillent, lassés de cette chair inanimée. Lorsqu'elle était bien certaine qu'ils étaient partis, elle tendait rapidement un bras en direction de la lampe, attrapait l'interrupteur et, dans la lumière jaune, elle redécouvrait sa chambre inchangée. Ses murs tapissés de gris, ses photos encadrées, ses peluches remises en haut de la bibliothèque, son bureau couvert de boîtes de biscuits entamés et le silence de la nuit qui recouvrait tout.

Mais cette fois-ci il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve. Tout lui revient en bloc : la sensation brutale de devenir la « chose » de quelqu'un, d'être trimballée comme un objet, de ne plus s'appartenir, l'air froid qui lui piquait le visage, la sécheresse de sa bouche et cette douleur lancinante sur le côté droit du crâne lui racontaient qu'elle se trouvait *ailleurs*, dans un endroit inconnu et glacé.

On l'avait *transportée*.

On? Ses ravisseurs. Deux hommes peut-être. Un pour la pousser dans la voiture, l'autre pour conduire... Non ! Il n'y en avait qu'un, ça elle en était presque certaine!

Où est-il maintenant?

La respiration de Nita s'arrêta. Peut-être qu'il était là, tout près d'elle, et qu'il l'observait en ce moment même? Peut-être qu'il attendait son réveil pour lui faire du mal? Telle une déferlante, la peur l'envahit tout entière, son cœur s'accéléra et son corps se contracta si fort qu'elle eut

l'impression qu'il voulait se réduire, se compacter jusqu'à n'être plus qu'un grain de poussière.

Disparaître...

C'est ce qu'elle aurait voulu pouvoir faire, mais à force de contracter ses poumons, on finit par manquer d'air. Une nouvelle inspiration s'imposa et Nita ne put cette fois s'empêcher d'ouvrir grand les yeux : une lumière bleutée, hivernale, pas rassurante du tout, de la buée sortant de sa bouche et de ses narines et, après une légère mise au point, le plafond, constitué de vieilles planches et de plaques de tôle rouillée. Elle tourna lentement la tête et découvrit les murs, constitués de rondins alignés horizontalement et parfois couverts de mousse, qui délimitaient une pièce d'une vingtaine de mètres carrés.

Vide, ou presque.

En tout cas, l'homme n'était pas là ! La jeune fille tenta de se lever mais son corps semblait peser deux tonnes. Elle arrivait à peine à bouger sa tête. Sur un côté de la pièce, se trouvait un vieux poêle à bois équipé d'un tuyau en fonte qui perçait le plafond. Le jouxtaient une table vermoulue, ainsi qu'une chaise assortie. Un peu plus loin, il y avait un petit placard de rangement en bois dont il ne restait plus qu'une seule porte branlante. Par terre, quelques boîtes de métal rouillé et de vieilles cornes de cerf qui avaient dû décorer un temps le haut de l'unique porte. Nita pensa que si cette porte était verrouillée, elle pourrait toujours se faufiler par la fenêtre. Son châssis semblait vermoulu et ce

serait facile de la faire voler en éclats... enfin, lorsqu'elle arriverait à bouger.

Est-ce que vingt-quatre heures sont passées?

La lumière rosée qui entrait dans la pièce évoquait un lever de soleil. Où cet homme l'avait-il emmenée? Que lui avait-il fait? Fébrile, Nita se repassa le film des derniers événements.

C'était le matin de son anniversaire, ses treize ans. Elle n'attendait rien de particulier de ce jour-là, hormis la tarte aux noix de pécan que sa mère lui servait chaque année après un savoureux dîner. Il était encore tôt et elle marchait d'un bon pas aux abords du parc, en direction du collège. Comme à son habitude, elle avait le cou enfoncé dans sa parka et les yeux rivés au sol. Elle cherchait les plaques d'égout, ces cercles de métal qu'elle avait pris l'habitude de photographier depuis quelque temps. Le métal rouillé l'attirait, sans qu'elle sache vraiment pourquoi. Elle aimait constituer cette collection de photos dont elle tapissait les murs de sa chambre. Ces derniers temps, sa mère s'en inquiétait de plus en plus, ainsi que de son manque de vie sociale. Elle l'avait même envoyée voir un psy! Ensemble, ils avaient joué au roi du silence et Nita avait fini par gagner. Il faut dire qu'elle était très forte à ce jeu...

Bref.

Elle était sur le chemin du collège et elle avait dévié sa route pour aller photographier cette plaque d'égout qu'elle ne connaissait pas. Ses pieds s'enfonçaient mollement

dans le récent tapis de neige mais elle avait l'esprit ailleurs, tourné vers son père : c'était le troisième anniversaire qu'ils ne partageaient pas ensemble. En s'arrêtant devant la plaque un peu rouillée, elle avait imaginé les barreaux de métal qu'elle irait photographier le jour de sa sortie. Mais elle n'avait pas eu le temps de ressortir son appareil photo de son sac.

Tout était allé très vite.

Juste le temps de sentir une vague présence derrière elle, puis la sensation d'être soulevée dans les airs, ceinturée par un bras puissant, tandis que l'autre main de l'homme lui appliquait avec force un mouchoir humide sur le visage. Une odeur douceâtre et, déjà, sa conscience qui s'éloignait. Ses yeux qui se fermaient malgré elle. Ensuite, le contact d'une moquette, et de loin déjà, le bruit d'un coffre qu'on claquait et la voiture qui démarrait en trombe.

Et puis plus rien.

Off.

Et ensuite? Ensuite, elle s'était à moitié réveillée une première fois dans le noir. Elle avait senti qu'il s'agissait d'un espace clos, un coffre de voiture peut-être, ou pire, un cercueil. Son cœur s'était mis à battre à cent à l'heure et elle avait bien cru qu'il allait lâcher. Elle avait voulu crier mais elle n'avait réussi qu'à tousser. Son visage la brûlait, elle avait du mal à respirer à cause du bâillon enfoncé dans sa bouche et elle avait soif, atrocement soif. L'angoisse au ventre, la peur panique et cette pensée évidente : *Je*

veux que cela cesse, s'il vous plaît, faites que cela cesse...
Et, comme si elle avait entendu ses prières, sa conscience s'était éteinte.

Bon anniversaire Nita.

La jeune fille quitta ses souvenirs pour revenir dans le présent : sa tête douloureuse et son estomac en vrac. Il fallait pourtant qu'elle se tire de là ! Et vite ! Elle tenta une nouvelle fois de se redresser. Sans succès. *Je ne veux pas mourir, je vous en supplie je ne veux pas mourir*, pensait-elle lorsqu'elle les sentit. Bien serrés autour de ses poignets et de ses chevilles, ils l'empêchaient de bouger.

Les liens.

Un long frisson remonta le long de sa colonne vertébrale. Elle voulut crier, appeler à l'aide mais elle fut prise d'un violent étourdissement et perdit connaissance...

2

Gautier ajusta le col de son uniforme et scruta dans le miroir les cernes qui s'étaient glissés sous ses paupières. Prunelles noires, cheveux noirs et peau blanche ne faisaient pas toujours bon ménage, surtout dans les moments de fatigue... Il jeta un coup d'œil à sa montre. *Déjà en retard...* Balayant le vestibule du regard, il finit par apercevoir la visière de sa casquette sous le petit meuble à chaussures. Tombée, sûrement. Il se baissa pour la ramasser, et constata avec dépit l'étendue des dégâts.

– Non mais c'est pas vrai! C'est pas vrai! répéta-t-il atterré.

Éva, sa femme, apparut dans l'encadrement de la porte en nuisette grise et gros chandail de laine assorti. Ses cheveux blonds étaient ébouriffés. C'était comme ça qu'il la préférerait.

– Qu'est-ce qu'il se passe, chéri?

– C'est Hugo! Regarde ce qu'il a encore fait!

Une ligne courbe, sinueuse mais franche, coupait la casquette de part en part... Comme d'habitude, le petit avait travaillé proprement.

– C'est pas très grave, lui fit-elle remarquer.

– Qu'est-ce que je vais dire à mon supérieur? Désolé chef, mon fils a découpé ma casquette, est-ce que je peux en avoir une nouvelle s'il vous plaît?

– Oui, ça me paraît parfait!

Éva s'approcha de lui et enroula ses bras autour de son cou. Il sentit son parfum adouci par la nuit.

– Ce n'est qu'un enfant, lui glissa-t-elle dans le creux de l'oreille.

Gautier soupira.

– Il faudra quand même le punir et mieux ranger ces maudits ciseaux. Il n'a que trois ans. Il aurait pu se blesser...

Il déposa un baiser sur la bouche de sa femme, lui conseilla de se remettre au lit et enfila son manteau. Il sortit de chez lui en prenant bien soin de ne pas claquer la porte. Le petit dormait encore.

Dehors, la rue était grise, glaciale. Les passages incessants des voitures et des piétons avaient transformé les dernières neiges d'avril en boue crémeuse mais le froid était toujours là. Gautier remonta le col de sa parka et se mit au volant de sa voiture de fonction. Il poussa le bouton

du chauffage à fond et enclencha les Clash dans le lecteur CD. Ensuite, il roula un poil trop vite jusqu'à l'adresse indiquée. *Should I stay or should I go now?* hurlaient les enceintes, en écho à son envie de retourner chez lui et de se blottir près de sa femme.

Arrivé au « 1 bis » d'une série de maisons en briquettes rouges, Gautier coupa le contact. Joe Strummer se tut, lui laissant prendre une grande inspiration avant de sortir de la voiture. Le patrouilleur grimpa la volée de marches en métal quatre à quatre et sonna à la porte. Une poignée de secondes plus tard, une femme rousse, d'une quarantaine d'années, aux traits réguliers mais fatigués, vint lui ouvrir.

– Madame Rivière?

– Vous venez pour ma fille?

Il acquiesça. La lèvre de la femme se mit à trembler nerveusement et il crut qu'elle allait fondre en larmes. Mais elle parvint à se contenir.

– Je suis Gautier Saint-James, de la Police de Montréal, lui dit-il pour la forme, en lui présentant sa carte de patrouilleur.

Lucie Rivière y jeta un rapide coup d'œil et lui fit signe d'entrer. La porte menait directement au salon. Un canapé beige assorti de deux fauteuils, une petite bibliothèque contenant une cinquantaine de romans d'occasion, des reproductions de tableaux dans des cadres en bois clair. Rien d'original ni de couteux, mais une ambiance chaleureuse. Des photos de famille trônaient sur une commode de style Ikea. Il se dit que Nita en faisait certainement

partie et qu'il aurait peut-être besoin d'un de ces portraits ultérieurement... Prenant place sur le fauteuil que Mme Rivière lui désignait, il sortit son bloc-notes et le stylo noir que sa femme venait de lui offrir pour leurs quatre ans de mariage. Lucie Rivière s'installa sur le canapé qui lui faisait face et se mit à gratter nerveusement le tissu avec ses ongles.

– Je vais avoir besoin de votre aide, madame. Nous devons mettre en avant tous les éléments pertinents qui nous aideront à retrouver votre fille le plus rapidement possible. Vous êtes prête pour cela?

La mère de Nita acquiesça du menton et essuya machinalement le bout de son nez. Elle ne pleurait pas, mais il voyait bien que les larmes n'étaient pas loin.

– Je sais que vous nous avez déjà donné ces informations par téléphone, mais pouvez-vous me redonner les nom, prénom et la date de naissance de votre fille s'il vous plaît?

Elle opina de la tête et s'exécuta d'une voix morne :

– Nita Rivière. Elle est née le 7 avril 2003 ici, à Montréal.

Gautier griffonna « *treize ans* » dans la marge, puis il posa la question suivante :

– Comment votre fille était habillée hier?

– Elle portait un jean et un pull noir avec des boots fourrées, ainsi qu'une doudoune bleue.

– Très bien. Et son sac de cours?

– Oui... c'est un sac à dos... bleu...

– Elle a un portable?

– C’est vrai que tous les jeunes de son âge en possèdent un, mais je trouvais que c’était trop tôt, qu’elle était trop jeune, regretta Lucie Rivière.

Sa voix était atone. Ses joues creusées par l’angoisse. Elle n’avait certainement pas fermé l’œil de la nuit. Gautier nota scrupuleusement toutes ces informations, puis il se concentra sur ce qu’elle voulait lui raconter spontanément.

– Comme à son habitude, ma fille est partie à pied au collège hier matin. Mais lorsque je suis rentrée du travail vers dix-huit heures, elle n’était pas à la maison...

Cette fois, une grosse larme roula sur sa joue. Elle ne prit pas la peine de l’essuyer.

– C’était son anniversaire, ajouta-t-elle en jetant un regard angoissé en direction de la table à manger qu’elle n’avait pas pris la peine de débarrasser.

Deux assiettes sur lesquelles gisaient deux serviettes en papier marquées *Happy Birthday*, des couverts bien parallèles, deux verres désespérément propres et une bouteille de soda non entamée semblaient attendre le retour de Nita.

Déprimant.

Le regard de Gautier préféra dériver vers les portraits en noir et blanc. Il en désigna un.

– C’est elle?

Lucie Rivière lui répondit d’un clignement d’yeux et il s’attarda sur le portrait en question. Nita ne ressemblait pas

du tout à sa mère. C'était une jeune métisse, plutôt jolie et qui faisait plus que son âge. Ses yeux noirs exprimaient une certaine colère et il eut l'impression désagréable qu'elle lui reprochait déjà de ne pas faire assez pour elle. Cela le mit mal à l'aise et il s'en détourna rapidement pour se replonger dans les yeux rougis de sa mère. Essuyant énergiquement ses joues, Lucie Rivière poursuivit son triste récit :

– Évidemment, j'ai tout de suite appelé le collègue. La conseillère d'éducation était encore là et elle m'a dit que Nita n'était pas venue en cours de la journée! J'ai paniqué et j'ai tout de suite contacté Rébecca... C'est sa meilleure amie... Elle m'a confirmé qu'elle non plus n'avait pas vu Nita.

Cette fois, elle éclata en sanglots, de gros sanglots hoque-tants, comme ceux d'une petite fille. Mal à l'aise, Gautier tenta de la rassurer en lui récitant le laïus habituel :

– Ne vous en faites pas trop, madame... Dans une grande majorité des cas, les enfants sont retrouvés sains et saufs dans les vingt-quatre ou quarante-huit heures suivant le signalement de la disparition.

Lucie Rivière secoua vivement la tête.

– Je sens qu'il lui est arrivé quelque chose. Je le sens... juste là...

Elle désignait le centre de sa poitrine. Saint-James lui offrit un pâle sourire avant de se réfugier dans ses notes.

– Je comprends ce que vous ressentez, madame, mais les adolescents sont difficiles à cerner, vous savez...

D'ailleurs, à ce propos, diriez-vous que votre relation avec votre fille était plutôt bonne?

– C'est une jeune adolescente... Elle n'est pas toujours facile, mais dans l'ensemble je n'ai pas trop à me plaindre.

– Je peux vous demander quelle est votre profession, madame?

– Bien sûr. Je suis femme de ménage à l'hôpital général de Montréal...

Le stylo de Gautier resta un tout petit peu trop longtemps en l'air pour qu'elle ne le remarque pas. Elle ébaucha un sourire et devança sa question :

– Je parie que vous vous demandez comment une femme de ménage peut vivre dans le quartier le plus prisé de Montréal.

Il sourit, gêné.

– J'avoue que...

– J'ai hérité cet appartement de mes parents. Les propositions d'achat pleuvent dans ma boîte aux lettres, mais je tiens le coup. Pour ma fille.

Gautier acquiesça et nota mentalement que Lucie Rivière était plutôt une bonne mère qui pensait à l'avenir de son enfant et faisait au mieux avec ses compétences...

– Vous êtes mariée ou vivez en concubinage?

– Je viens de demander le divorce... et je n'ai personne dans ma vie actuellement.

– Comment s'appelle le père de Nita?

– Joseph Rivière.

– L’avez-vous appelé pour le prévenir de la disparition de votre fille?

Elle posa la pulpe de son index et de son majeur sur son front et le massa comme pour en faire partir une intense migraine.

– Pas encore. Mais il ne pourra rien faire de toute façon.

– Pourquoi dites-vous cela, madame?

– Parce que ça fait trois ans qu’il est en prison.

Gautier nota l’information et la souligna deux fois.

– Pensez-vous que Nita a essayé de le rejoindre?

– Certainement pas! Il a gâché sa vie... notre vie...

Elle avait dit cela d’un ton sec, tandis que ses yeux se voilaient de colère.

– D’accord, madame Rivière. Pouvez-vous me dire pour quelle raison votre ex-mari est en prison?

– Homicide.

Gautier eut un haussement de sourcil interrogateur.

– Il a tué un type dans une bagarre, précisa-t-elle.

Ce n’était pas rien. Gautier s’empressa de noter cette information et l’entoura. Il la questionna encore sur les fréquentations de Nita, consigna sur son carnet le nom et l’adresse de sa meilleure amie, griffonna le numéro de téléphone des voisins ainsi que celui des quelques membres de la famille que Nita aurait pu contacter. Il lista les lieux qu’elle avait l’habitude de fréquenter, le centre commercial de Montréal, le cinéma où la médiathèque. Puis il se leva.

– Madame Rivière, pouvez-vous me conduire jusqu’à la chambre de Nita maintenant?

Elle se leva à la manière d’un automate et lui désigna les escaliers.

À l’étage, la chambre de l’adolescente ressemblait aux clichés en noir et blanc du salon : des murs peints en gris, une couette beige, des cadres avec de drôles de photos de canalisations et d’escaliers rouillés, un ordinateur portable blanc. Les seules touches de couleur venaient d’épaves de paquets de bonbons et de gâteaux qui traînaient sur son bureau.

Pas très joyeux tout ça, pensa-t-il.

– Pourquoi ces photos?

– Je ne sais pas. Son père lui a offert un appareil photo pour ses dix ans, juste avant de partir en prison. Depuis, elle passe quasiment tout son temps libre à « faire des séries », ce sont ses mots. Un truc d’ado je suppose?

– Je vais devoir jeter un coup d’œil dans son ordinateur, si vous êtes d’accord.

– Faites tout ce qui peut aider à la retrouver et appelez-moi quand vous aurez fini. Toute cette angoisse m’épuise et je n’ai pas encore réussi à dormir. Je crois que je vais m’allonger un instant...

– Bien sûr, madame.

Lucie Rivière sortit de la chambre et laissa le patrouilleur seul derrière le bureau de sa fille. Gautier passa la demi-heure suivante à fouiller le ventre de l’ordinateur. Tout y

passa. L'inscription récente sur Facebook (elle avait falsifié sa date de naissance pour pouvoir s'inscrire deux semaines avant son anniversaire) avec une bouche d'égout en fond d'écran et une photo de profil un brin gothique où on la voyait poser avec une mine farouche, le visage trop poudré et les cheveux beaucoup plus clairs que sur les photos du salon. Il regarda les quelques « j'aime » et conclut rapidement qu'il s'agissait de copains de classe. Dans ses documents, il tomba sur un dossier intitulé « papa » qui contenait des lettres qu'elle lui avait adressées pour les anniversaires et Noël ainsi que des dessins d'enfant scannés. Elle en voulait peut-être à son père, comme le certifiait sa mère, mais pas au point de le laisser complètement tomber... Il termina sa recherche en naviguant dans l'historique de Google. Malgré son jeune âge, c'était une accro de *The Walking Dead*, cette série sur les zombies qu'il n'avait pas réussi à regarder tant il l'avait trouvée violente. À part ça, Nita avait cliqué de nombreuses fois vers des sites de vente de produits destinés à éclaircir les cheveux. Bref, rien de très alarmant.

Ses épaules étaient douloureuses. Il s'étira et regagna le salon.

– Très bien, madame. Je pense que j'ai tout ce qu'il me faut! lança le patrouilleur en faisant porter sa voix en direction de l'autre chambre.

Il l'entendit se moucher et, une poignée de secondes plus tard, elle apparut dans l'embrasement de la porte. Ses yeux rougis le supplèrent.

– Vous allez la retrouver, n’est-ce pas?

Gautier se força à sourire.

– Mieux que ça. Je suis sûr que Nita va rentrer d’elle-même! Surtout, pensez à m’appeler si elle vous contacte et n’oubliez pas que la personne la plus susceptible de nous aider à retrouver quelqu’un, c’est celle qui signale la disparition... donc vous.

La mère de Nita acquiesça tristement. Elle ne croyait manifestement pas à cette version du scénario. Gautier reprit son bloc-notes et son stylo.

– Je vais aussi noter votre numéro de téléphone...

Le numéro de Lucie Rivière finissait par 1234. Il aurait pu le mémoriser sans l’écrire.

En tant qu’agent solo, le patrouilleur Gautier Saint-James n’était pas obligé de répondre à tous les appels que le 911 lui transmettait. Ainsi, il put rester concentré sur son objectif de la matinée, à savoir contacter les amis de Nita et visiter les hôpitaux, les centres d’hébergement et les gares alentour.

Malheureusement, ce fut sans résultat.

Pour finir, et sachant que les mères pensent parfois un peu trop bien connaître leurs filles, il décida d’aller faire un tour à la prison d’Archambault. Là-bas, on lui apprit que Joseph Rivière, le père de Nita, était bien dans sa cellule mais qu’il n’avait pas reçu de visite de sa fille. Il était pratiquement quatorze heures et Gautier n’avait pas

une seule piste. Un peu découragé, il s'acheta deux barres chocolatées dans un des distributeurs de la prison et en grignota une dans sa voiture en repartant vers Montréal. L'estomac barbouillé, le froid sur les joues, la gorge légèrement nouée, le patrouilleur ressentait le besoin de rentrer chez lui, de voir sa famille et de prendre son fils dans ses bras. Il commençait tout juste à élaborer un sermon ni trop dur ni trop doux sur l'épisode de la casquette lorsque son téléphone sonna. Quand il vit les derniers chiffres s'afficher, il sut tout de suite que c'était la maman de Nita. Il décrocha en poussant un soupir de soulagement.

3

Un soleil étrangement franc et joyeux réveilla Nita. Entrant par l'unique fenêtre de la cabane, ses rayons tombaient pile sur son visage et le réchauffaient doucement. Elle tenta de se relever mais n'y parvint pas, et pour cause, elle était toujours attachée, pieds et poings solidement liés. Faute de pouvoir bouger, elle inspecta une nouvelle fois la pièce des yeux. L'homme n'était toujours pas là. Que préparait-il? Pour quelle raison la laissait-il seule ici?

La bonne nouvelle, c'était que sa tête lui faisait moins mal. La mauvaise, que le froid ambiant l'agressait davantage. L'intérieur de sa bouche avait la consistance du carton et ses lèvres lui semblaient plus sèches que du papier à cigarette... Brusquement lui revint en mémoire un documentaire qu'elle avait vu quelques mois plus tôt avec sa mère. Il racontait comment une quarantaine d'étudiants